



VENDREDI 2 NOVEMBRE 2012 - 20H

Musiques touarègues

Bombino (Niger)

Bombino, guitare, chant

Tyler George Minetti, guitare, chant

Moussa Albade Kildjate, basse, chant

Ibrahim Atchinguil Emoud, percussions, *djembé*, calebasse, chant

entracte

Tinariwen (Mali)

Ibrahim Ag Alhabib, chant, guitare, flûte

Abdallah Ag Alhousseyni, chant, guitare acoustique

Abdallah Aglamida, chant, guitare

Eyadou Ag Leche, chant, basse

Said Ag Ayad, chant, percussions

Elaga Ag Hamid, chant, guitare

Ce concert est diffusé en direct sur www.citedelamusiquelive.tv et www.arteliveweb.com.

Il y restera disponible jusqu'à la fin de la saison.

Fin du concert vers 22h30.

Bombino, Tinariwen : deux générations de fils du désert pour illustrer l'exceptionnelle fécondité des musiques sahariennes. Le Nigérien Omar « Bombino » Moctar et les Maliens Tinariwen ont en commun la guitare électrique et les méandres d'un blues des sables farouche et mélancolique. Leurs parcours respectifs, dominés par les conflits régionaux et l'exil, se ressemblent. Bombino s'est réfugié au Burkina Faso pour échapper au sort tragique qu'ont connu deux de ses musiciens, exécutés par des soldats de l'armée du Niger. Les vétérans de Tinariwen se sont rencontrés dans les camps d'entraînement du colonel Kadhafi en Libye au moment où la rébellion touarègue des années 80 battait son plein. Alors que la situation est à nouveau critique dans cette partie du monde, ils sont aujourd'hui les seuls porte-parole d'un peuple touareg luttant pour son identité et sa liberté.

Bombino

Omar Moctar dit Bombino est certainement le représentant le plus emblématique d'une nouvelle génération de musiciens touaregs à avoir émergé depuis trois ans sur la scène internationale. Ainsi son art va-t-il à l'essentiel d'un système musical séculaire qui fut bouleversé au plan esthétique par l'introduction de la guitare électrique à la fin des années soixante-dix par ses aînés du groupe Tinariwen. Cette révolution s'est accompagnée d'un usage de plus en plus systématique de textes reflétant la radicalisation des jeunes face à une situation devenue inextricable, car conjuguant exil, discrimination et pauvreté. De ce point de vue, l'enfance de Bombino n'est pas la moins exemplaire de sa classe d'âge. Né en 1980 dans le campement de Tidène, au cœur du désert nigérien, il a grandi entre Tamanrasset en Algérie, le désert de Libye et Agadez au Niger, au gré des multiples déménagements que dut effectuer sa famille cherchant à fuir le conflit qui oppose depuis des décennies l'armée régulière et les rebelles touaregs. À l'âge de douze ans, il excelle déjà à la guitare au point de pouvoir se constituer un répertoire de compositions originales. Mais à Agadez, il va devoir longtemps se contenter des fêtes de mariages qu'il anime avec un autre musicien local, Hasso Akotey, bientôt membre du groupe Tidawt. En 2003, Bombino parvient toutefois à sortir du rang avec un premier album *Agagam*, au son rudimentaire capté dans le lit à sec d'un affluent du fleuve Niger. Trois ans plus tard, il se rend aux États-Unis en compagnie de Tidawt pour une tournée où il fait fortuitement la connaissance de Keith Richards et Charlie Watts, qui l'invitent à enregistrer une nouvelle version de *Hey Negrita*, morceau « exotique » des Rolling Stones datant du milieu des années soixante-dix. Dès lors s'ensuivent de nombreuses sollicitations, dont celles des cinéastes Hisham Mayet et Ron Wyman qui, fascinés par son charisme, envoûtés par sa musique, produisent ses deux enregistrements suivants, *Guitar from Niger* en 2009 et *Agadez* en 2011. De ces deux collections de morceaux originaux ressort cette stupéfiante fluidité à parcourir à l'aide de son instrument la gamme des musiques sahariennes, tout en y inscrivant certaines de ses influences extérieures. Qu'elles proviennent du rock (Jimi Hendrix) ou du reggae (Bob Marley),

ces inflexions intègrent sans effort l'imaginaire musical traditionnel touareg dans lequel Bombino puise son inspiration. Car quoique le plus moderniste des artistes du désert, il n'en demeure pas moins l'un des plus attaché aux valeurs de l'*ashaq*, le code moral touareg. Bombino ne néglige pas non plus la situation extrêmement périlleuse que connaît son peuple, confronté aux multiples fléaux que sont le dérèglement climatique et la succession de sécheresses qu'il entraîne, les bouleversements affectant le mode de vie traditionnel nomade dus à la mondialisation et aujourd'hui la menace d'un terrorisme islamiste dont le but est la déstabilisation politique du Sahara tout entier. À tous ces dangers, Bombino n'a que sa guitare et ses chansons à la beauté non dépolie à opposer. C'est peu. C'est beaucoup.

Tinariwen

Il y a encore quelques mois, l'histoire de Tinariwen comptait parmi les plus exemplaires à raconter. Peut-être parce qu'à l'originalité émanant d'une source musicale encore relativement vierge s'ajoutait la dimension héroïque d'une geste guerrière d'ordinaire confinée dans les livres d'histoire ou les récits d'aventure, et que cette histoire, finalement, semblait promise à une fin heureuse... En résumé, dans les années quatre-vingt une poignée de jeunes Touaregs maliens en exil dans le sud de l'Algérie trompent le désœuvrement en s'exerçant sur des guitares de fortune bricolées à l'aide de bidons d'huile de moteur qu'ils électrifient. Si on les qualifie d'*Ishumar*, c'est que le mot dérive du français « chômeur » et qu'il en dit long sur leur statut social. Ces mêmes se retrouvent quelques années plus tard dans un camp en Libye où ils suivent une instruction militaire en vue de combattre aux côtés des troupes du colonel Kadhafi, dont le grand dessein est l'unification des peuples du désert nord-africain sous la bannière de sa révolution panarabique, la *Jamahiriya*. C'est là que la légende de Tinariwen prend son envol, celle de guerriers luttant mitrailleuse à la main au milieu des dunes de sable pour l'indépendance de leur région et qui le soir, après les combats, bivouaquent en épanchant au son de leurs guitares l'*asouf*, nostalgie insaisissable propre aux confins sahariens, et comparable à ce que ressentent et expriment les bluesmen sur une gamme pentatonique similaire. Lorsque au début des années quatre-vingt-dix le gouvernement malien et les rebelles touaregs parviennent à un accord de paix, les membres de Tinariwen déposent les armes mais pas les guitares. Commence alors une autre saga, musicale celle-là, où l'on voit ces « gens du désert » (*tinariwen* en langue tamasheq) parcourir le monde avec leurs instruments, drapés dans de magnifiques robes traditionnelles en tissus moirés, ambassadeurs d'une culture ancestrale en détresse, porte-parole d'une génération qui voit son mode de vie traditionnel disparaître. En l'espace de cinq ans, Tinariwen se produit dans certains des plus grands festivals européens et américains, récoltant au passage les hommages de quelques noms du gotha rock comme l'ancien chanteur de Led Zeppelin Robert Plant ou le guitariste Carlos Santana qui les invite sur scène à Montreux. Ils reçoivent en février 2012 un Grammy Award dans la catégorie « musique du monde » pour leur album *Tassili*, superbe opus où le groupe devient

si maître de son art qu'il se sent en mesure d'y associer d'autres musiciens comme les membres du groupe américain TV On The Radio. Mais outre l'exceptionnel niveau des enregistrements, ce sont les conditions dans lesquelles ceux-ci furent réalisés, au milieu des dunes, dans une zone encore épargnée par la gangrène salafiste, qui détonnent. Car aujourd'hui la situation que connaît l'Azawad dans le nord-Mali, dont ils sont originaires, est celle d'une région soumise à la dictature religieuse de fondamentalistes en armes qui entendent éradiquer tout ce qui s'oppose à leur vision de l'Islam, dont la pratique de la musique. La menace qu'ils font peser sur la vie des artistes a conduit à la dispersion des membres du groupe. C'est donc une formation plus nomade et meurtrière que jamais qui se produira ce soir.

Francis Dordor

Les partenaires média de la Salle Pleyel

